

Table Ronde : Richesses et dérives de l'identité
Vendredi 13 mars 1998

D. Annicchiarico. – Mes chers amis, nous allons donc commencer cette dernière table ronde du colloque dont l'intitulé est « richesses et dérives de l'identité ».

A cette table ronde participe à ma gauche le professeur Frydman, professeur de biologie, père du bébé éprouvette « Amandine ». A côté, nous avons donc un écrivain algérien, Assia Djebar, qui nous a beaucoup émus hier soir à la Maison de l'Amérique Latine quand elle a récité ses poèmes, et notamment évoqué sa longue absence de son pays natal et de sa langue.

Je ne présente pas Wole Soyinka qui est prix Nobel de littérature, dont la stature est suffisamment importante pour que chacun d'entre vous ici le situe à sa juste place. Nous avons à côté de nous également Christian Salmon qui est secrétaire général du Parlement international des écrivains, et Édouard Glissant.

Le débat commence et la parole est à celui qui veut bien la prendre.

E. Glissant. – Je commence, comme cela je ne parlerai plus après. Nous avons pensé que c'était peut-être l'une des plus importantes questions que nous ayons à débattre au fil de ce colloque, que celle de l'identité et des identités personnelles et collectives dans notre monde moderne parce qu'il n'y a pas à dire, c'est clair, toutes les colonisations ont tenté de renfoncer, d'abaisser, d'annihiler les identités des peuples et des cultures qui étaient en proie aux colonisations. Par conséquent, nous savons que pour l'identité, la force collective est nécessaire, même si elle dégénère parfois en force d'agression contre les autres. Nous savons que les forces identitaires sont nécessaires à la survie d'une communauté, et il est probable que les conditions du monde moderne vont susciter d'autres formes d'identité.

Je pense qu'on verra également apparaître des formes d'identité urbaine, des formes d'identité dans les grands centres urbains qui auront des caractéristiques tout à fait différentes par rapport aux formes d'identité que nous avons connues, qui portaient d'un fond, d'un feu, d'un foyer, qui étaient des identités d'abord rurales et régionales, puis nationales, ou qui pouvaient être des identités nomades.

Nous savons qu'il y a une puissance de l'identité collective qui détermine souvent et qui contraint souvent les identités personnelles mais qui est nécessaire.

Qu'est-ce que c'est qu'un esprit rebelle ? C'est celui qui n'accepte pas le poids pesant de la tradition ou des coutumes, qui essaie de déterminer nos pensées quand nous voulons marcher seul. Mais ce que je pense, c'est qu'une certaine définition de l'identité, qui est une définition sectaire et abusive, est la définition de l'identité comme racine unique. Je pense que ce sont les cultures occidentales qui nous les ont procurées et le plus souvent imposées, parce que les cultures occidentales avaient besoin de cette notion pour accomplir les immenses, magnifiques parcours qu'elles ont déroulés dans le champ de la création et dans le champ du connaissable, mais que cette conception de l'identité comme une espèce d'exclusive de l'autre est devenue dans nos temps modernes mortelle ; elle est devenue mortelle parce que nous ne pouvons plus supporter l'exclusion et l'intolérance comme marque de la personnalité d'une collectivité. Et nous sommes par conséquent en prise avec une sorte de contradiction apparente au premier abord. On ne peut pas renoncer à son identité, et on ne peut pas s'enfermer dans son identité. Et il semble ici que l'histoire, ou ce qu'on appelle l'histoire, tente d'imposer ceci, ait tenté d'imposer ceci, qu'on doive s'enfermer dans son identité pour survivre. Je ne crois pas que le politique gouverne les mouvements du monde à l'heure actuelle. Je laisse de côté les oppressions économiques, la standardisation par le bas et qui menace concrètement notre monde, mais je pense qu'en profondeur, ce sont les poétiques qui peuvent toucher le mieux cette contradiction dans la conception et la formulation des identités.

Pourquoi cette place des poétiques ? Parce que nous avons tous peur. Anciens esclavagistes, anciens esclaves, anciens colonisateurs, anciens colonisés, actuels oppresseurs, actuels opprimés,

nous avons tous peur de ceci, nous avons tous peur du fait qu'en échangeant avec l'autre, et en nous changeant nous-mêmes, nous sommes menacés de dilution, de disparition, d'évaporation dans une espèce de vague chaos monde, vague brouillamini, et c'est cette peur qui est l'objet d'une poétique, c'est cette peur qui fait que nous devons... En tout cas c'est, pour moi, la fonction essentielle à l'heure actuelle d'une poétique, et en tout cas de la littérature, dans le tout-monde, dans l'objet tout-monde qui est en nous et hors de nous. Nous devons essayer tous ensemble de vaincre cette peur, c'est-à-dire d'essayer tous ensemble de ne pas concevoir que l'approche de l'autre, ou le rhizome avec l'autre, soit une condition déterminante de notre absence à toute identité.

Autrement dit, je crois – et c'est important parce qu'il y a des peuples et des communautés et des cultures à identité atavique, et il y a des peuples et des cultures et des communautés à identité composite – mais je crois que le composite est la règle dynamique d'évolution du monde et qu'une identité plurielle n'est pas une absence d'identité, qu'une identité plurielle, c'est l'inscription dans la pluralité de ce que sera de plus en plus notre monde. Par conséquent, il y a à mon avis des questions fondamentales à traiter ici, et je voudrais qu'on les traite sous la forme d'une discussion avec tout le monde.

Moi j'ai commencé par faire un speech un peu... Mais je me suis sacrifié et je dois faire cela, mais, après, j'aurais aimé que tout le monde participe à cette discussion.

D. Annicchiarico. – Je vais passer la parole à Assia Djébar.

Assia Djébar. – Alors, Edouard, richesses et dérive de l'identité. Donc cela veut dire le cas Algérie pour l'instant, et commencer par parler des richesses de l'identité pendant qu'on a pratiquement sous les yeux depuis des mois, et de plus en plus, les dérives et les délires, et tout le reste, devient difficile. Je vais un peu parler en vrac en disant que je pense finalement que rien n'a encore été dit jusqu'à maintenant sur l'Algérie, sur le cas Algérie, alors que tout n'a été analysé, que morceau par morceau, secteur par secteur, le politique, le religieux, les femmes... On trouve actuellement une bibliographie qui se renouvelle constamment, spécialiste après spécialiste, et pourtant il me semble que rien ne peut encore être vraiment dit parce qu'il faudrait être à la fois

dedans, au cœur de ce dedans obscur et complexe et qui est dans une mutation si violente et, par moments, si effrayante et, en même temps, c'est ceux qui sont dedans qui devraient pouvoir suffisamment s'en extraire un peu, s'en arracher un peu, pour poser les pourquoi, pour que les questionnements, les halètements de ce besoin de connaître de ceux qui travaillent actuellement l'Algérie, pourquoi il y a ce masque funéraire qui est sur ce pays, pourquoi la violence est inscrite à ce point...

Je suis là pour dire que chacun de nous se sent incapable alors qu'il s'en approche, et très souvent, nous, écrivains en tout cas, c'est presque le silence, en tout cas pour moi, c'est le refus des commentaires pour média et pour images et pour télévision. C'est donc un refus d'engagement trop facile parce qu'en étant loin, certes, on peut peut-être comprendre, mais la manière, la forme même dont intervient en général l'information ne fait, en fait, que banaliser la mort, que présenter les acteurs actuels qui sont là-bas ou comme des victimes ou comme des barbares, et que c'est en fait tout le problème peut-être de la création, de comment écrire cette violence au moment même où elle est là, qui se pose.

Alors, je pourrais choisir de dire : parlons de la guerre d'Algérie 54-62 comme d'une sorte de positif de cette identité qui, pendant un siècle et demie de colonisation, a été niée, et qui, dans cette guerre, a pu être exemplaire à un certain moment pour les décolonisations africaines ou du tiers monde. On pourrait là parler de richesse de l'identité.

Je ne suis pas sûre, ou peut-être ce qui me frappe, c'est que si on se réfère aujourd'hui à ce moment-là, c'est-à-dire exactement trente ans après, en 1992, et nous sommes en 1998, nous commençons pratiquement la septième année de la seconde guerre de sept ans, mais d'une guerre civile, qui épouse, par son vocabulaire, par ses formes et par ses mises en scène, une sorte de dessin en creux de ce que fut la guerre d'indépendance et c'est cela peut-être aussi qui, pour nous, occasionne une forme de vertige. Je dirais que ce qui me frappe, à la fois dans ce qui était la guerre d'indépendance et de ce qui est maintenant cette guerre qui ne veut pas également dire son nom... car, au temps de la guerre de la décolonisation, on disait « les événements d'Algérie », mais on le disait en français dans l'information française, et en même temps, le pouvoir dit toujours actuellement que tout va très bien, que ce n'est que le dernier quart-d'heure d'une rébellion. Il me semble donc que ce

qui est commun à ces deux violences, avec trente ans de différence, c'est de toute façon une impossibilité de la narration ; c'est comme si, à chaque fois qu'on veut s'approcher, qu'on veut enquêter, qu'on veut entendre les témoins, qu'on veut aller et venir pour ceux qui ont le courage d'aller et venir, on ne saisit peut-être qu'une part, qu'un éclat d'une lutte, d'une mutation et évidemment ce qui passe par les mots, ce qui passe par l'information rapide, n'est, il me semble, que dérive et à-côté.

On pourrait parler de cette identité en mutation et on finit par parler d'ensauvagement, de délire, de confusion. Il me semble, pour ma part, que j'essaie actuellement, en cherchant à comprendre de loin, de plus en plus loin, et, en même temps que c'est de plus en plus loin, c'est tout de même avec un rapport à ma mémoire, autant à ma mémoire d'enfant qu'à ma connaissance d'une intimité algérienne qui ne me quitte pas, j'essaie de comprendre ce qu'Edouard appelle finalement cette richesse de l'identité. Je me dis : mais, finalement, il est vrai, en 1954-62, qu'on a réussi à sortir de la colonisation dans une décolonisation qui ne réussit pas, qui ne se fait pas, mais on a quand même... A 23-24 ans, de 20 ans à 25 ans, j'ai vécu cette illusion de croire qu'il y avait la naissance d'un nouvel état et de croire que, puisqu'il y avait état, tout ce qui était richesse en nous allait s'organiser. Qu'est-ce que c'est que cette richesse ? Pour ma part, je dirais personnellement que j'ai traversé l'école française coloniale en étant la seule algérienne, qu'on disait française musulmane, dans des classes de filles françaises, en général filles de colons... La Mitidja qui est le lieu actuellement de toutes les violences, c'est là que j'étais ; à Blida, capitale de l'intégrisme, c'est là que j'ai été interne. A Alger, j'ai fait un an au lycée où, trente ans avant moi, Camus a fait son hypokhâgne comme moi j'ai fait mon hypokhâgne. Je dirais qu'à cette époque, je ne dirais pas : qu'est-ce que c'est qu'être Algérien . Je l'étais dans une sorte de silence, c'est-à-dire qu'autour de moi étaient des gens... j'étais dans une société ségréguée, divisée, où je parlais arabe chez moi et français à l'école, mais surtout où mes amies du lycée, qui se considéraient donc comme françaises pied noir, étaient côte à côte avec moi, mais il y avait tout de même peu de passages.

En 1962, ce qui m'a frappé dans Alger indépendante, quand j'ai regardé les rues, j'ai dit : tiens, je n'étais jamais entrée dans une maison française et pourtant j'avais des amies. Je dirais donc

qu'être Algérienne, pour moi, c'était une sorte d'évidence parce que c'était ma relation à ma langue maternelle. Bien sûr, théoriquement j'en ai deux, j'ai une grand-mère qui parlait berbère et arabe, une mère qui parlait et qui chantait de la poésie en arabe savant, littéraire même, et moi, arrivée à l'école française... Tout de même, cette école française excluait depuis un siècle l'arabe de l'école et, à chaque fois que je demandais « comme première langue étrangère, je voudrais apprendre l'arabe », on disait « non, l'anglais ». J'ai appris l'anglais, j'ai appris le grec, j'ai appris le latin et l'arabe littéraire car il faut rappeler à certains d'entre vous que l'arabe est diglossique, c'est-à-dire qu'il y a un arabe dialectal et un arabe des mandarins, des savants, du Coran. J'ai été à l'école coranique, mais je n'en ai gardé que des sourates apprises par cœur, mais certainement pas intériorisées.

Mais tout cela faisait pourtant que j'étais Algérienne naturellement et avec une carte d'identité française, ou française musulmane, tout en sachant que mon père, ma famille, n'avaient pas eu longtemps le droit de vote, étaient considérés... Enfin, tout le côté de mépris des dominateurs ou de la classe des dominateurs de l'école française. Cela faisait partie de mon enfance, mais comme une injustice qui était à côté de moi et qui ne me touchait pas.

Je dirais que la richesse de l'identité, c'est quand on ne se dit pas... Pendant la guerre d'Algérie, on posait beaucoup de questions. Qu'est-ce que c'est d'être Algérien ? Les médias, pendant la guerre d'indépendance, posaient des questions à des Algériens qui, n'ayant eu que le français en plus de leur langue, disaient qu'ils avaient découvert, grâce à la révolution française, le besoin de lutter pour l'indépendance. Pour moi, cela paraissait un non-sens. Ma grand-mère, à 5 ans, me racontait les guerres d'insurrection où il se trouvait que l'aïeul de mon père était à la tête des cavaliers. On nous racontait donc la résistance d'une façon vraiment familiale et tribale. Et je ne suis pas exceptionnelle : dans chaque région d'Algérie, les femmes, les aïeules, celles qu'on méprisait, celles qui ne parlaient pas français, transmettaient malgré tout cette mémoire d'une Algérie qui s'était faite presque dans la clandestinité, parce que le XIX^e siècle, c'est une Algérie qui se détruit, à qui on enlève les terres, où on casse les structures tribales et néanmoins, au début du siècle, à partir de 1920, on accepte quand même des enfants indigènes à l'école ; certes à 4,5 % de ces enfants ; et vers 1940 ou 1950, des filles. Je crois

qu'en 1962, on devait être deux mille Algériennes sur les dix millions d'Algériens à avoir eu la chance d'être allées à l'université.

Mais tout cela, pour moi, cette richesse là était une chose évidente. La vraie question, c'était, en 1962, quand certains d'entre nous n'en revenaient pas d'avoir eu cette indépendance, mais il n'y a pas eu, sur cette richesse de l'identité, un vrai questionnement *a posteriori*. On savait bien que c'était l'Algérie rurale qui avait payé le prix, que les paysans avaient payé au maximum par un déracinement. On savait évidemment, tous, les tortures, les prisons, les morts. On savait tout cela, mais, en quelque sorte, on a regardé en avant et on n'a pas analysé les conditions de cette guerre. Si bien que quand on arrive à la guerre civile actuellement, et qu'on s'est posé les questions...

Demain, cela va faire quatre ans que certains de mes amis ont été assassinés parce qu'intellectuels, parce qu'artistes, parce qu'auteurs dramatiques, parce qu'écrivains. Donc, en 1994, on se dit : tiens l'Algérie... Alors, revenons à cette dérive. L'identité algérienne, c'est quoi pour cette Algérie qui commence à devenir forte ? C'est tuer à la tête, c'est désigner des intellectuels ou des « intellectuels » entre guillemets, des gens qui ont l'instruction ou bien qui ont le pouvoir de dire et, à ce moment-là, ce n'est pas la censure, ce n'est pas la prison, non, c'est un coup de revolver dans la tête, au bas de l'escalier. Bien plus, ce phénomène-là s'est continué en particulier sur les femmes. Les femmes enseignantes, les femmes qui enseignent surtout les langues étrangères, en particulier le français, se sont trouvées chaque année... Je pense qu'on devrait un jour faire vraiment le décompte des femmes qui ont été tuées parce qu'elles enseignaient le français, ou parce qu'elles étaient journalistes, ou bien elles étaient simplement anonymes.

Moi, dans un récit qui s'appelle *Le Blanc de l'Algérie*, pendant six mois je me suis posée les questions et j'ai dû remonter à la guerre d'indépendance. Et brusquement je me suis dit : mais tout de même, pendant la guerre d'indépendance, il y a eu ce qu'on a appelé le sacrifice. Il y a eu dans les maquis, des lycéens qui ont été sacrifiés, qui ont été tués comme espions. Espions, mais pourquoi ? Ils étaient montés dans les montagnes kabyles tout de suite après la bataille d'Alger, et un des chefs de maquis, certes manipulé par les services français, a considéré qu'il valait mieux, pour renforcer son maquis, sacrifier à l'avance ceux qui parlaient français ou qui avaient été jusqu'au Bac dans des lycées, qui sont arri-

vés à 18 ans, et il les a sacrifiés. Il y a eu deux mille, trois mille jeunes tués par Amirouche, qui continue à être un héros de l'Algérie. Tous les 1er novembre, le pouvoir va s'incliner devant les chefs historiques, parmi lesquels il y a quand même quelqu'un qui a tué deux mille personnes. Parce que simplement, pour lui, c'étaient des intellectuels...

Ce qui se passe actuellement dans cette dérive était inscrit dans ce combat pour une identité, qui avait tout de même paru exemplaire. Je suis trop longue, et je pourrais parler longuement de l'Algérie. Je terminerai plutôt sur la question des langues, c'est-à-dire que, pour moi, écrivain, c'est là qu'est la racine de l'échec actuel, car la réalité de la culture algérienne est une réalité qui s'inscrit, qui s'est toujours inscrite au moins autour de trois langues, avec une langue de pouvoir qui a changé selon les temps. Après tout, l'Algérie, c'est tout de même l'Algérie de Saint Augustin que je sache, de Hippone. A cette époque, la langue du pouvoir était le latin, mais en même temps, cela a été la langue maternelle d'Augustin certes, mais il y avait encore l'existence du berbère qu'on appelait le libyque, et auparavant, le punique, le carthaginois a régné sur tout ce Maghreb et le libyque était là, c'est-à-dire que le berbère est actuellement vraiment la langue la plus ancienne qui, à un certain moment, a perdu son alphabet, conservé simplement chez les Touaregs, mais tout de même cette langue qui, au Maroc, est parlée par 60 % à peu près de la population, et par un peu plus de 35 % en Algérie, en Kabylie et dans les Aurès. Donc ce berbère a, pendant vingt siècles, et en tout cas depuis que l'Algérie est musulmane avec l'arabe, a en quelque sorte fonctionné en couple. Et actuellement, les meilleurs arabisants sont souvent des berbérophones. Par exemple en petite Kabylie, vous avez là les intellectuels les mieux formés d'Algérie, c'est-à-dire possédant les trois langues, possédant le kabyle, le berbère, l'arabe littéraire et dialectal, et également évidemment le français car c'est en Kabylie que les écoles françaises ont été les plus répandues. Dès 1962, dès l'indépendance, le pouvoir décide quoi ? Par réaction au fait que l'arabe a été chassé des écoles pendant plus de cent ans, on a décidé qu'il n'y avait qu'une seule langue qu'on n'appelait d'ailleurs même pas l'arabe, on l'appelait la langue nationale, et on ne parlait que de langue nationale. Et cette langue nationale, si encore elle avait été l'arabe dialectal dans laquelle au XIX^e siècle, s'est exprimée toute une littérature, toute

une poésie souvent chantée, de contestation, qui est vraiment un trésor de notre culture, mais pas du tout, on a décidé que c'était l'arabe coranique, certes qui est compris par un grand nombre de gens, de ceux qui font leur prière, de ceux qui sont dans le sud mais dans les villes, évidemment cet « arabe littéraire » entre guillemets, qui n'a pas la beauté de la langue coranique, mais qui est une sorte d'arabe qui sert pour tout le monde arabe, la seule langue qu'on entendait à la télévision et à la radio. J'ai personnellement passé des dimanches, des week-end dans ma belle-famille traditionnelle où je me souviens, dans les années 1970, les programmes de télévision parce que la télévision a été répandue très vite partout, et bien la télévision, quand ce n'était pas le football, c'étaient les discours fleuves du président Boumédiène. Il parlait donc quatre heures de suite et autour de moi, certaines personnes bien sûr comprenaient, mais les autres ne comprenaient pas. C'était un non sens. Le pouvoir de l'information d'État était là pour montrer au peuple que les « chefs », entre guillemets, savaient parler arabe savant et faisaient donc presque exprès de ne pas communiquer pour montrer qu'ils étaient supérieurs aux autres. Cette espèce de comédie, on va la retrouver dans le théâtre national, on va la retrouver dans la presse nationale et c'est finalement cela qui a amené, avec évidemment la multiplication des mosquées par l'extérieur, par le pouvoir séoudien, par d'autres influences, a amené une cristallisation, autour de la fin des années 1970, autour d'un intégrisme. Cet intégrisme à mes yeux a la forme du *Donatisme* au temps de Saint Augustin, c'est-à-dire une religion du refus qui a fait jonction avec les classes défavorisées, les paysans pauvres, les jeunes des ghettos, et cette conjonction d'une religion dévoyée, à raison politique, mais tout de même avec un mécontentement de plus en plus grand, a donné l'explosion actuelle. Mais tout cela dans une sorte d'unicité de l'arabe, et il est évident que cet arabe, dès 1962, était fait pour marginaliser le berbère. La réaction berbère, dans les années 1980, a été là pour manifester que nous sommes là, que nous sommes peut-être en minorité mais que nous sommes la culture la plus ancienne, et l'étrange, c'est que tout l'appareil des gens au pouvoir a continué à utiliser le français, non pas comme langue de pouvoir mais comme langue pour privilégiés. Si bien qu'il n'y a petit à petit qu'un seul cas à mes yeux où le français est redevenu une langue de protestation et de contestation, c'est essentiellement dans la

création littéraire et en particulier pour les femmes, comme si les femmes, même quand elles peuvent écrire en arabe, même quand elles s'expriment en berbère, sont en quelque sorte, par rapport peut-être à cette langue qui n'est plus en rapport avec le religieux, plus à l'aise pour contester, pour revendiquer leur liberté dans cette langue qui continue à être soupçonnée par les intégristes d'être la langue des anciens maîtres, alors qu'en 1962, pas du tout, on a multiplié l'étude du français, si bien que l'Algérie est le pays où il y a actuellement le plus grand nombre de francophones, et le seul pays à ne pas adhérer à la francophonie. Il y a toutes ces contradictions.

J'en terminerai avec les langues, C'est là que je dirai que nous avons eu – et je me retourne de nouveau vers Edouard – un figure de proue pendant la guerre d'indépendance, c'était quand même le martiniquais, Franz Fanon, et Franz Fanon, qui malheureusement est mort sans voir l'indépendance, a continué, dans les années 1960 et même 1970, à être revendiqué comme maître à penser de Boumédiène, de tous les jeunes chefs de l'époque, parce qu'ils l'avaient connu, parce qu'ils l'avaient admiré. Et il y a le lycée Franz Fanon, sa présence est partout, mais évidemment Franz Fanon nous a manqué dès 1962, parce que, s'il avait vécu, je crois qu'il aurait été tout à fait contre cet enfermement par les langues, et ce qui nous a manqué, c'est cette jonction avec les Antilles, mais également cette jonction dans les langues et dans l'ouverture.

D. Annicchiario. – Merci. Je vais passer la parole au professeur Frydman qui, dans sa communication, parlait du désordre génétique comme étant la richesse de notre humanité. Je voudrais bien qu'il expose un peu son point de vue.

R. Frydman. – Effectivement, j'essayais d'aborder la question du scientifique par rapport à l'identité telle qu'elle peut être posée aujourd'hui, à savoir peut-on (tout le monde répondra non) être réduit à l'identité de ses gènes ? Bien entendu que non. Ceci étant, il y a actuellement, sur le plan scientifique, tout un débat qui perdure toujours, entre l'inné et l'acquis, entre tout ce qui peut enrichir la notion de personnalité par rapport à ce qui est donné par la biologie. Et le point d'intervention tout à l'heure était de centrer le fait que, tout en restant dans le cadre de la biologie, il y a dans la création de l'être humain une transmission aléatoire,

de traits, non pas de caractère mais de traits physiques, qui vont permettre peut-être l'émergence de caractères, et que c'est dans cet aléatoire que se constitue donc cette diversité, et c'est dans cette diversité que peut se constituer la personne, la personnalité et donc l'identité.

Si je ne sais pas très bien comment répondre à la question sur « richesse et identité », je sais en tous les cas comment répondre sur « appauvrissement de l'identité » parce que tous ceux qui cherchent chez l'homme – et je parle de ce que je connais, c'est-à-dire du désir d'enfant, de la volonté de se reproduire, de ce projet parental –, lorsqu'il y a un projet qui vise à l'auto-reproduction, c'est-à-dire à la copie conforme, c'est-à-dire à essayer uniquement de passer, dans ce virtuel qui va devenir réel, ce qui est déjà connu, maîtrisé, encadré, c'est incontestablement une source d'appauvrissement puisque justement, sur le plan génétique, on sait que toute la richesse vient du hasard, du mélange et de cette notion d'aléas.

Alors, on a dit qu'on combattait les idéologies de purification ethnique, de purification génétique et encore une fois, ce qui est aujourd'hui dans l'inconscient de beaucoup de gens, c'est sans doute ce qui crée des divergences fondamentales entre les hommes qui vont penser qu'il y a des différences entre les hommes et ceux qui pensent qu'il n'y en a pas. Et on va retrouver ensuite une mise en œuvre de ce sentiment dans l'exercice de la politique, et c'est pourquoi je crois qu'il est extrêmement important d'être vigilant d'emblée pour bien montrer que le hasard est là pour aplanir toutes les idées de grandeur ou d'enfant parfait ou d'être parfait, et que c'est cette notion de rencontre qu'il faut non seulement laisser au hasard mais peut-être favoriser.

C'est là qu'il y a une rencontre avec la poétique d'Édouard Glissant, c'est que ce n'est pas uniquement une constatation passive du fait que des gènes rencontrent d'autres gènes, indépendamment des cultures, mais qu'on peut favoriser ce métissage et que c'est même dans ce métissage qu'il y a donc richesse.

Le clonage : je reviens dessus encore une fois parce qu'il est vrai que, sur le plan idéologique, il est très important que, sur le plan scientifique, les seules barrières qui vont être mises en œuvre seront, non pas d'ordre technique, non pas dues à l'impossibilité de réaliser des choses, elles le seront parce qu'on donnera ou on ne donnera pas un sens, une certaine valeur, à ce qu'on possède.

En un mot, le paradoxe de la recherche scientifique, c'est qu'il faut qu'elle soit relativement libre, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle puisse développer des terrains inconnus qui sont toujours un peu dangereux, un peu inquiétants, et que là où intervient la conscience de l'homme, c'est au niveau de son application, ce n'est pas en mettant des *a priori* et en disant « non, il ne faut pas chercher ». Il faut chercher, mais là où on intervient, c'est au niveau de l'application de telle ou telle recherche c'est-à-dire d'abord est-ce qu'on l'applique à l'homme – première chose –, et, par exemple, le clonage est peut-être quelque chose qui pourrait être appliqué au niveau de l'animal mais en tous les cas pas au niveau de l'homme.

C'est donc au niveau de l'application qu'intervient la conscience et que va intervenir la notion de valeur, et c'est à ce niveau qu'on peut donc mettre en avant une volonté de diversité.

Ce qui me préoccupe dans le monde d'aujourd'hui qui est justement souvent trop technicisé, c'est que les techniciens pris dans leurs propres travaux oublient de prendre du recul et de voir le pourquoi des choses ou le sens à donner aux choses. Ils sont pris dans leur comment – comment faire, comment réussir –, et comme je vous le disais, il y aura de moins en moins d'impossibilité technique et le clonage humain sera sans doute possible dans quelque temps. Et les seules barrières seront donc des barrières de valeur, des barrières morales, de réflexion, par rapport à ce qu'est l'homme.

Pourquoi je pense que nous devons dès aujourd'hui être extrêmement vigilant sur une telle dérive ? C'est parce que le clonage humain aboutirait justement à faire de l'identité un photomaton reproductible sans voir la richesse qu'il y a dans le hasard et l'aléa : aléa des rencontres, aléa... Et je ne me situe encore une fois qu'au niveau biologique, je ne parle pas du deuxième développement, peut-être plus important à mes yeux, qui est celui de la rencontre culturelle, de l'identité, du hasard de la rencontre une fois faite.

Quand je vois effectivement au niveau embryonnaire ces quelques cellules qui ont, certes, le potentiel d'une personne humaine ou la potentialité d'une personne, j'ai envie de dire, après ce colloque... Et vous savez que c'est le Comité national d'éthique qui avait parlé de potentialités de personne pour définir justement cet indéfinissable du tout début, qui est peut-être un peu

plus potentiel, un peu plus personne, qui est entre chose et personne... Mais j'ai envie de dire, après ce colloque, que ce n'est pas tellement la personne potentielle que l'identité potentielle, car l'identité est quelque chose qui se fait en permanence, somme toute, qui va se faire, d'une part, de l'apport divers sur le plan biologique, et, d'autre part, de l'apport divers sur le plan affectif et sur le plan culturel. Et il n'est jamais totalement défini. Bien sûr, il y a des cas, il y a certaines possibilités ou impossibilités physiques. Mais à partir d'une certaine donne, il y aura ce qu'on peut appeler une susceptibilité, et c'est de l'ouverture de cette susceptibilité à d'autres mondes que peut se révéler une grande richesse et une grande ouverture.

Voilà Ces quelques mots que je voulais dire sur ce thème.

D. Annichiarico. – Je vais demander à M. Christian Salmon de reprendre un des grands thèmes d'Édouard Glissant sur le monde qui s'archipélise, se créolise, c'est-à-dire le problème de l'ouverture et du partage. Je voudrais qu'il nous donne son sentiment sur les grands thèmes qui traversent toute l'œuvre de M. Glissant.

C. Salmon. – Je préférerais, si vous me le permettez, essayer de suivre le fil qu'ont engagé Assia Djébar et René Frydman, c'est-à-dire je parle ici au fond à quel titre ? Au titre d'une action collective qui est celle du Parlement des écrivains depuis trois à quatre ans maintenant, et d'une action qui a été extrêmement intensifiée, qui a même été traumatisée par ce qui s'est passé dans le temps historique. Quand nous avons commencé à parler d'une organisation d'écrivains qui se différencie des formes traditionnelles d'engagement, les premiers massacres recommençaient en Bosnie, rattrapés immédiatement par les premiers assassinats d'écrivains en Algérie. Et c'est au fond le problème principal, on voit bien, en Yougoslavie ce qui s'est passé, et c'est étrangement similaire à ce dont a parlé Assia sur l'Algérie, c'est-à-dire un phénomène de purification linguistique, un rejet des langues étrangères quelles qu'elles soient. Je me souviens – je voudrais évoquer sa mémoire à cette occasion – d'un écrivain yougoslave qui est mort en 1989, Danilovic, qui a été victime d'une accusation de plagiat en 1975, une affaire littéraire tout à fait quelconque si elle n'avait révélé, au fond, la haine de l'intelligentsia serbe, puisque

c'était l'Académie des écrivains de Belgrade qui avait porté cette accusation, et il a écrit un livre qui s'appelle *La leçon d'anatomie*, qui est un livre que je vous recommande, qui est traduit en français chez Fayard, qui est une véritable prophétie de ce qui s'est passé en Bosnie. Il annonçait, il décrivait le personnage du nationalisme tel que des gens comme Karadzic l'ont incarné. Il décrivait le danger de la purification puisqu'en fait, ce qui lui était reproché à travers l'accusation de plagiat, c'était le métissage des mots, c'était d'être un cosmopolite, et ses accusateurs, les écrivains de l'Académie de Belgrade, quelques années après, sont devenus les inspireurs de la purification ethnique en Bosnie et certains même de ces écrivains, le traducteur de Billy Dickinson, à Sarajevo, c'est celui qui a donné l'ordre de bombarder la bibliothèque de Sarajevo.

Il y a donc là d'étranges coïncidences. Vous savez, ou vous ne savez peut-être pas, qu'avant même que les massacres recommencent en Bosnie, on a commencé par purifier les dictionnaires. Les Serbes se sont mis à serbiser le serbo-croate, les Croates à croatiser le serbo-croate. Certains auteurs comme Ivo Andric, qui est le seul prix Nobel de l'ex-Yougoslavie, qui était un romancier du passage, un romancier du pont, puisque son principal roman est *Le Pont sur la Drina*, entre l'orient et l'occident, ont été dépecés, écartelés, certains voulant le considérer comme un Serbe purement Serbe et d'autres voulant le considérer comme Croate purement Croate.

Je fais ce rapide rappel pour dire qu'il ne s'agit pas seulement de défendre les écrivains mais, à travers les écrivains, au fond, ce sont ces potentialités de paix, ces possibilités d'expérience à travers les langues, d'expériences avec l'autre, qu'on doit défendre.

Et je voudrais, pour terminer, puisque nous voulions faire un dialogue entre tous, rappeler simplement une phrase d'Hermann Broch qui date de 1934. Hermann Broch parlait en 1934 du mutisme qui précède le meurtre. Et je crois que l'actualité de ces cinq ou six dernières années, c'est précisément de l'actualité de ce mutisme et de la relation entre ce mutisme et le meurtre.

D. Annicchiarico. – Nous allons maintenant écouter Wole Soyinka.

W. Soyinka. – The first thing I have to remark is: when is it that the question of identity really crops up? Where ? and among who ? It is always when you have a situation of perceived (or real) cultural domination. In my language for instance, Yoruba, and in a few African languages if you are familiar, you do not have for instance any clear-cut definitions as..., you do not have any word which really translates the word « identity » the way we understand it during this debate. Identity of course exists in our languages, but not in the sense in which we are using it. And the reason is that among the autochtones of various societies, the question of identity is never in question. It is given, taken for granted, it is coexistent, coterminous with the very sense of being. And that does not exist only in Africa, in Europe also.

You would not hear for instance from the English any debate about their identity; on the other hand, you will hear it passionately from the Scots, and you hear it very passionately from the Welsh and the Irish. The question of submersions of their languages, of their culture, is involved in their sense of self awareness, and in the attendant resentment of the domination of the English (who of course think they're British – what they really are of course is English – because that is the politically dominant culture within the British Isles). The English are quite content, quite complacent and they often do not understand what the Scots, the Welsh and the Irish are talking about.

I am very glad that our colleague there has mentioned the issue of the minority of Berbers, the Maghrebs and the so-called Arab cultures, because these are minorities whose cultures are very real, and in fact a few years ago, there were stirrings, quite passionate stirrings among the minorities in North Africa, where the Berbers for instance begun to teach and to insist on speaking their own language, which had been suppressed all this time. But what we discern, in fact, is that throughout the whole world, not just in Africa, but particularly and most traumatically in Africa, the cultural map of the world, the identity map of the world is very different from the political. And not only different, but from time to time they are hostile; and the seething, the submerged identifies in times of political stress rise and threaten the political map, which is of course very often artificial and of very short, comparatively very short historical duration.

And I think Aneka Kaba has remarked, when the members of a people find themselves confronted, dominated politically, they reach back into their cultural resources to fashion weapons of insurgency. This has been the history of the world. Sometimes of course these weapons, these cultural weapons, this consciousness of identity, have been used in a very reactionary way. I mean it can be used positively, progressively, and it can be used also very retrogressively. In the Soviet Union, we know that even during the monolithic reign of stalinism, the natives were restless. The Georgians in fact were so determined about their identity that Stalin had to concede at one stage the use of the Georgian language, simply to keep the natives quiet for a while; and of course the same thing happened in Tachkent, in Usbekistan, and the moment the Soviet Empire collapsed, we saw how the natural, cultural map surged up and totally overwhelmed what had been held together by sheer force of political convenience and ideological monolithic existence. We have got a conscience of this in the African continent. For me the rational thing is to recognize in fact that there does exist an anterior cultural map and identity map – which in fact attests to the diversity, to the richness of communities, of the human community – rather than try and pretend that somehow this has vanished under political evolution.

Even in the Antilles for instance, (where, as I used the expression earlier today, a sort of new being is created, as a result of the history of slavery and the exigencies of a totally new environment), you'll find there a distinct sense of identity between the Martiniquais and the Guadeloupeans for instance. The Guadeloupeans consider themselves far more African than the Martiniquais, this is evident. And Martiniquais very often feel that they are French. This was my experience when I was there anyway, but if I am oversimplistic, please, correct me. But one place I am in no doubt at all about, about the Jamaicans: the Jamaicans do not feel, in the least bit, British. They feel Jamaicans and Africans. By contrast, if you move on to Trinidad and Tobago, well, there you will find crickets and tea in the afternoon !

Even in the new world, the so-called new world, there are different senses, degrees of identity, of identification with the « mother continent », and with the imposed culture of the plantation owners. In the opposition radio which we ran against the butcher dictator in Nigeria, we were very conscious of this, and the-

refore took the pains to insure that hitherto neglected cultures and languages were heard for the first time in nigerian history on the airwaves; we learn this lesson in a very simple way, through the understated genocide – actually genocide – conducted against the Ogouni people, whose leader, you may remember, main activist and environmentalist, Ken Sarrowiwa, the writer, was hanged, just judicially murdered, with eight of his companions. This of course was the climax of a campaign of repression against Ogouni culture, against the Ogouni people. How did this culture begin to reassert itself ? As a result of economic marginalisation, as a result of the exploitation of this Ogouni land by the combined forces of multinational petroleum companies and the dictatorship of Nigeria, working hand in hand to totally erase that community from the map of Nigeria – simply because it was one of those areas from which Nigeria wept petroleum.

The people who asked themselves just « who are we ? what were we ? and why have we been treated in this way », they recovered in the process the sense of identity. They realized: « but we have a distinct culture, from even our neighbours, we are not just “ minorities ”, we are Ogouni people ». And there began the movement, movement for the salvation of the Ogouni people, most of them, which led eventually to a resistance against the exploitation, the destruction of the fishing ponds, the arable land, by the petroleum companies and the Nigerian dictatorship, led to demands for a restoration of the dignity, and the reality, the actuality of the Ogouni people, we really try to preserve. Today, the Ogouni people are still a people completely overrun by military powers. And we learn this lesson where we set up the opposition radio; we insure that a number of minority voices, – hitherto unheard on the Nigerian airwaves, or even spoken or written about the Nigerian government, or in fact in the mainstream of Nigerian cultural sense – were given if only a few minutes at a time; the people were able for the first time to hear their own language on a national airwave – of the opposition. I will not speak of the Wambis, which Christian mentioned, simply because I am still trying to come to terms with what I saw, what I witnessed, and what I listened to, when I visited there, just a few weeks ago. I am still in the process of digesting it, in the process of trying to understand how a sense of identity can become a cruel, dehumanizing weapon in the hands of a few power-crazed people, who

virtually brainwash their own people and establish a doctrine of eradication of the Other. Yet it is a monumental crime which is hung totally absolved.

So the sense of identity does have its negative side – we do not have to even go back as far as nazism, ultranationalism, which produced a monster like Hitler, the evidence is all around us. And I think the lesson is this, and the theme of this particular session is to be aware, in fact, the theme says it all: there is a richness which deserves to be harnessed and exploited positively. And at the same time, we are cautioned the lessons of Rwanda, by the wonder of Yugoslavia, of Algeria, where a false, contrived sense of identity is being used to marginalize, to destroy the authentic cultures of that nation, including even an entire half of the community: the females, you know, by saying to them: « Listen, you are enemies of your culture. You do not wear veils ? you are enemies; you undertake judo ? you are enemies; you listen to foreign music ? you are enemies; you wear lipstick ? you are enemies of a national identity », with that kind of horrendus result with which the world is attending to come to terms.

So, let there be differences, let the difference and the richness of differences be exploited, but at the same time, let us be aware of the diabolical potentials of an extreme awareness of cultural differences.

Thank you very much.

D. Annicchiarico. – La parole est à la salle.

Daniel Boukmann. – En ce qui concerne l'identité, vous avez parlé avec raison des dangers, des dérives, mais c'est l'aspect négatif et il y a l'aspect positif qui peut, avec le temps, devenir négatif car les choses changent.

En ce qui concerne le cas martiniquais, je me permets d'en parler parce que je suis de ce pays, je ne répondrai pas à M. Soyinka qui a dit, si j'ai bien compris, que les Guadeloupéens se sentent plus Africains que les Martiniquais... Mais je ne sais pas l'anglais, je ne peux pas lui répondre.

En ce qui concerne la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane, pour ne demeurer que dans le bassin de la Caraïbe, c'est le problème de la langue, ou plus exactement des langues. Il est évident que l'identité ne se structure pas autour d'un vivier central

unique que serait la langue, mais il n'en demeure pas moins que le problème de la langue ou des langues est partie prenante de la constitution d'une identité.

En ce qui concerne la Martinique par exemple, nous sommes un pays créolo-francophone ou, si vous préférez, franco-créolophone mais c'est une situation où il y a une langue et ses institutions (appareils d'État, éducation, les mass media, etc.) qui exercent une pression très forte à l'encontre de l'autre langue maternelle, le créole. Et cette langue française est assise sur un fauteuil et on ne concède à l'autre qu'un strapontin.

C'est une situation intolérable qui est porteuse, d'une manière très française, d'une colonisation. C'est très soft, c'est très subtil, mais cela existe néanmoins. Et en ce qui concerne cette langue qu'on appelle le créole et qui a droit de cité autant que la langue française, il y a encore beaucoup à faire à tous les niveaux, et en particulier au niveau de la littérature.

Bien entendu, personne n'a d'ordre ni même de conseil à donner à personne, chacun écoute la voix de sa conscience. Mais je crois que si la langue française a atteint aujourd'hui, encore qu'elle décline par rapport à l'anglais, ses splendeurs, les hommes de la littérature ont joué un rôle dans la constitution de cette beauté. Les hommes de littérature, les écrivains, puisent dans la langue et enrichissent la langue. Il y a un va-et-vient entre langue et littérature et littérature et langue. Il faut bien entendu que les canaux de transmission existent, l'enseignement en particulier.

Je voudrais dire et sans attaquer personne – c'est la deuxième partie de mon intervention et il y en aura une troisième qui sera de lire un texte en créole – ... Deuxième partie : j'ai été très touché, très triste, une tristesse matinée de colère, qu'hier, à la Maison de l'Amérique Latine, on a voulu reconstituer comme une tour de Babel, c'est très bien, j'ai entendu des sons islandais, arabes, français, espagnols, allemands, et je n'ai pas entendu, dans la mouture poétique, le créole. Et pour moi cela a été quelque chose... cela a été pour moi une vraie douleur, parce qu'alors que l'idée de constituer une caravane des langues et de leur musique était le projet de base, eh bien, dans cette caravane, il manquait une langue qui m'est chère et qui nous est chère à tous (je parle ici des Créoles). Je pense que, pour une prochaine fois, il ne faut pas l'oublier parce que le créole, langue en danger de mort, a besoin d'assistance, et il ne faut pas que les générations à venir, de Martinique, de

Guadeloupe, de Guyane et des pays francophones, nous accusent de ne pas en avoir fait assez, même en français, pour la promotion de la langue créole.

Et, si vous le permettez, je sollicite l'autorisation de lire un texte en créole pour qu'*a posteriori* les sons, la musique de la langue créole rejoignent la caravane d'hier.

DLO

Dlo
avan
dlo
dlo
ponn an grenn
dlo anmitan dlo

dlo
kouvé dlo

dlo dlo
dlo san
dlo fann dlo

dlo sous
dlo toloman
dlo manmandlo

dlo doubout

dlo koupé dlo
dlo maré dlo
dlo chayé dlo

dlo san dlo

dlo
janbé dlo

dlo fè
dlo fyèl
dlo flo
dlo

baré

koubaré

dloooooooooooooo !

dlo
paré pou dékalé dlo
dlo dlozyé

dlo bò dlo
 dlo adan dlo
 dlo
 anfon
 dlo
 dlo
 viré
 dlo.

(in *Anba fèy*, éditions Zandoli, 1987)

– Je ne traduirai pas ce poème car la poésie a besoin d'une relative opacité. Je dirai simplement que c'est l'histoire d'une vie, de l'alpha à l'oméga. Cela s'intitule « de l'eau ».

A ceux qui me connaissent suffisamment, je m'empresse de dire que je n'ai pas voulu me faire de publicité personnelle.

Un intervenant. – Je suis tout à fait d'accord, Monsieur, sur ce que vous avez dit sur la soirée d'hier soir, parce que je n'ai pas trop compris, et je crois d'ailleurs qu'Edouard Glissant non plus, pourquoi on a lu un poème créole en le traduisant. Le conte créole était en créole, et je n'ai pas compris que *les krics et les kracs* répondent à des appels en français. Je n'ai pas compris. Je suis d'accord avec vous sur cela.

Mais je voudrais poser une question à M. Soyinka : comment pensez-vous qu'on puisse sortir des crispations identitaires qui résultent de la colonisation ? Et je voudrais revenir à l'intervention de Daniel Boukman pour lui dire qu'il sait bien qu'il y a des crispations jusqu'à présent entre les Guadeloupéens et les Martiniquais, et que ces crispations viennent de la colonisation. Il n'y a pas si longtemps, il y avait encore des proverbes typiquement coloniaux qu'on entendait en Martinique, mais je les ai entendus et pourtant je ne suis pas si vieux : « ces messieurs de la Martinique, ces braves gens de la Guadeloupe » ou bien on nous disait encore que, lors de l'esclavage, les meilleurs éléments étaient choisis pour la Martinique et que les tarés étaient laissés à la Guadeloupe, c'est-à-dire des choses absolument dégueulasses mais qui, encore maintenant, tendent à séparer les Antillais entre eux. C'est typiquement une séquelle de la colonisation et, d'une certaine manière, en Afrique, on a des expressions beaucoup plus graves que cela, c'est-à-dire qu'est-ce qui s'est passé au Rwanda

sinon le résultat de la colonisation belge : qu'est-ce que c'est que les Hutu, qu'est-ce que c'est que les Tutsi, sinon d'une certaine façon (je parle sous votre contrôle), sinon des créations de la colonisation.

A votre avis, comment sortir de ces crispations identitaires qui résultent de la colonisation, bien que je pense que, pour les Antillais, nous ayons déjà une réponse : c'est l'œuvre de Glissant, c'est la créolité. Comme je l'ai dit hier, ces gens nous ont restitué quelque chose.

E. Glissant. – Je vais prendre la parole et protester violemment, mais avec calme et sérénité, contre ce genre d'affirmation. La différence entre Guadeloupéens et Martiniquais est une ruse du colonisateur français et, si nous la reprenons à notre compte, nous succombons à cette colonisation.

L'intervenant. – C'est ce que j'ai dit.

E. Glissant. – Non. Ce n'est pas tout à fait ce que vous avez dit. Vous avez dit que c'était une ruse du colonisateur mais vous avez commencé par laisser entendre qu'il y a effectivement... Effectivement, il y a eu, mais établi par le colonisateur. Quand je parle à des Martiniquais, je suis un provocateur : je dis systématiquement que je préfère la Guadeloupe. Il n'y a pas de problème. Et je préfère la Guadeloupe parce que la Martinique, cela m'emmerde, etc... Quand je parle à un Gadeloupéen, je lui dis systématiquement que je préfère la Martinique, qu'il y a plus..., parce que nous ne devons pas entrer dans ce genre de calamité.

Et nous avons des choses en commun. Moi quand je suis à la Guadeloupe, je suis comme chez ma mère, je ne suis pas dans un pays étranger. D'ailleurs, quel que soit le pays de la Caraïbe où je suis, que je sois à Trinidad ou en Jamaïque... Je suis d'accord pour dire qu'il y a des différences identitaires entre Trinidad, Jamaïque, Martinique, Cuba, c'est évident, mais ce qui nous, non pas nous réunit, ce que nous partageons est plus grand que les différences identitaires.

Deuxièmement, je suis un peu d'accord... je le dis à Daniel... C'est pourquoi hier soir, quand il m'a fait la remarque, je lui ai dit « tu as tout à fait raison », et je lui ai dit « tu devrais demain lire un texte en créole dans l'assemblée, au débat, pour corriger cette

espèce... » ce qu'il a perçu comme un manque, une lacune, une faille, une faiblesse. Mais je dois dire quelque chose : autant, je suis absolument féroce quand il s'agit de bâtir quelque chose pour défendre une langue... J'ai pris le risque à l'Unesco de faire faire une édition publiée par l'Unesco traduite dans toutes les langues créoles de la Martinique, de la Guadeloupe, de Haïti, de la Réunion, à mes risques et périls parce que je n'avais pas le budget pour le faire et que j'ai dit : zut, je le fais, et renvoyez-moi si vous voulez.

Autant je suis féroce sur ces choses-là, c'est-à-dire la véritable défense d'une langue... J'ai enseigné dans une école que j'avais fondée alors qu'il y avait un cyclone à la Dominique. J'ai pris dans cette école des élèves de la Dominique qui n'avaient pas de maison, de livres, de cahiers, etc., et on a enseigné pendant six mois en créole, rompant ainsi avec un tabou fondamental qui était qu'on ne pouvait pas enseigner en créole à la Martinique. Dans ces conditions, je suis impitoyable. Moi je le crois. Mais il me semble que je ne suis pas obsessionnel. Je n'ai même pas fait attention à l'histoire d'hier soir. Pourquoi ? Parce qu'il y avait Jocelyne Béroard et Marie-Josée Alie et sa fille Frédérique qui chantaient en créole. Tu peux penser que c'était du folklore, que le créole n'était pas élevé à la dignité de la production littéraire, mais je trouve que Jocelyne Béroard et Marie-Josée Alie, c'est aussi important que les poèmes.

Et peut-être que pour cela, à cause de cela, à cause de ce bain créole qu'il y avait, bon... Si la question s'était posée qu'on m'interdise de lire des poèmes, d'accord, mais je baignais dans la béatitude créole avec Jocelyne et Marie-Josée, et je n'y ai pas pensé.

En ce qui concerne le conte, je vous signale que c'est Raphaël Confiant qui l'a traduit en français, en prenant des éléments de contes divers qu'il a rajustés. Et je trouvais génial qu'un conte créole puisse être traduit en français et dit par un Blanc de la Martinique, et je trouve cela génial. Je suis désolé, mais je trouve cela génial, aussi génial que si on avait dit le conte en créole parce qu'il y a des manières de... Nous, Antillais, nous sommes des spécialistes du détour et il y a des manières absolument nuancées de marquer son identité, car cela me paraît beaucoup plus avantageux de fréquenter que des manières affirmées : « moi je veux le conte en créole », etc... Moi je trouve génial qu'il y ait l'équivalent français, et c'est un grand créoliste qui a fait la traduction, c'est Raphaël Confiant.

Même intervenant. – Je voudrais apporter juste une petite précision : attention sur l’histoire de la Guadeloupe et de la Martinique. Il faut savoir qu’il y a des variantes entre Martinique et Guadeloupe. L’histoire de la Guadeloupe n’est pas identique à celle de la Martinique. Prenons, par exemple, la résolution de l’esclavage en 1794 : elle ne s’applique pas à la Martinique qui est occupée par les Anglais. En 1802, il y a un massacre des Guadeloupéens par les forces française et cela n’a pas eu lieu en Martinique parce que la Martinique est occupée par les Anglais. En Guadeloupe, il y a eu la déportation de tel prince en 1802, il y a eu un changement des structures socio-économiques, les békés, les propriétaires et les colons ont quitté la Guadeloupe, ils se sont réfugiés en Martinique, si bien que la terre a été en quelque sorte nationalisée et redistribuée plus ou moins sous forme de clonage, etc...

Pourquoi nier ces variations ? Une variation n’est pas une différence. Oui, c’est vrai le Martiniquais n’est pas Guadeloupéen, et alors ? Ceci dit, comme l’a dit Glissant, il y a suffisamment de facteurs communs pour que nous créions un jour ensemble l’État caraïbéen, sans savoir pour autant quel serait la forme de l’État.

D. Annicchiarico. – Nous avons un problème d’horaire, hélas. Je voudrais que cette table ronde se termine car il y aura ensuite les conclusions du colloque.

E. Glissant. – Je voudrais, en conclusion de cette table ronde, parce que monsieur le professeur Chevrier doit clore ce colloque... demander en toute liberté à ceux d’entre vous qui le voudront de signer la présente déclaration :

« Nul lieu du monde ne peut s’accommoder du moindre oubli d’un crime, de la moindre ombre portée. Nous demandons que les non-dits de nos histoires soient conjurés pour que nous entrions ensemble, et libérés, dans le tout-monde. Ensemble encore, nommons la traite et l’esclavage, perpétrés dans les Amériques, crime contre l’humanité. C’est signé Edouard Glissant, Patrick Chamoiseau, Wole Soyinka. »

Un intervenant. – Je suis Guadeloupéen, et je ne fais pas de différence entre Guadeloupéens et Martiniquais. Puisqu’on ne nous donne pas la parole, je la prends. Je voudrais dire une chose :

aujourd'hui nous avons l'occasion de parler de quelque chose de très important, c'est le cent cinquantième de l'abolition de l'esclavage, et je souscris entièrement et intégralement à la déclaration que vient de faire Édouard Glissant, c'est pour cela qu'on est là aujourd'hui, mais il y a beaucoup d'originaires des DOM, des anciennes colonies, qui vivent ici en métropole, et il y a beaucoup de ces compatriotes qui sont martiniquais, qui sont guadeloupéens, qui sont guyanais, qui sont réunionnais, et qui voudraient que la dimension de l'identité passe à travers la reconnaissance de leur histoire.

Donc, pour la reconnaissance de cette histoire, il va effectivement falloir que nous imposions une série d'initiatives comme celle que vient de présenter Édouard Glissant, mais en encourageant aussi la signature du manifeste pour le cent cinquantième de l'abolition de l'esclavage qui a déjà recueilli 22 signatures de 22 organisations, sans compter des dizaines et dizaines de personnalités.

Nous proposons justement de créer un rapport de force pour que les initiatives qui sont prises, par ci par là, dans les différents départements d'outre-mer, au Lamentin, en Martinique et à la Réunion, que ces initiatives pour faire classer l'esclavage comme crime contre l'humanité soient appuyées sur une mobilisation de la population des originaires des DOM qui vivent ici, mais aussi des anticolonialistes français qui ont largement signé cette pétition et qui la feront signer partout.

D. Annicchiarico. – Avant de conclure cette table ronde, je dois simplement remettre, au nom de la Ville de Paris, la médaille de vermeil de la Ville de Paris à Édouard Glissant. Nous allons maintenant passer la parole à M. Jacques Chevrier pour conclure ce colloque.

J. Chevrier. – Il me revient la tâche, à la fois stimulante et un peu intimidante, de conclure ce beau colloque.

J'étais très ennuyé tout à l'heure, lorsque nous avons constaté, les uns et les autres, que les notions de territoire n'étaient pas abandonnées et que notre cher amphithéâtre Louis Liard avait été envahi. Au terme de négociations difficiles, nous nous sommes transportés dans l'amphithéâtre Descartes, puis nous sommes revenus ici, et, après tout, je me suis dit que tout cela était très

intéressant parce que c'était une belle illustration des théories d'Edouard Glissant sur l'imprévisible, l'impondérable et, au fond, on peut considérer que c'étaient des travaux pratiques...

Au moment de refermer cette page historique du colloque, je constate qu'on a écrit sur le programme « clôture », et je voudrais d'abord dire que je n'aime pas ce mot « clôture », qui vient un peu s'inscrire comme une provocation à la troisième page du programme de notre colloque. La clôture, comme l'indique l'étymologie, c'est ce qui ferme l'espace : un mur, une haie, une palissade, une grille... Et tous ces mots, qui viennent s'afficher comme autant de synonymes, me semblent évidemment en totale contradiction, et avec l'œuvre d'Édouard Glissant, et avec tout ce qui s'est dit pendant ces journées si riches et si passionnantes.

Je n'aurai pas l'outrecuidance de proposer ici une synthèse des trois tables rondes et, je crois, des vingt-quatre communications qui ont été présentées au cours de ce colloque. Pour cela, il me faudrait le recul du temps, et je réagis donc à chaud. Et, comme l'a fait justement observer ce matin ou hier Célia Britton à propos du tout-monde, un seul narrateur est parfaitement insuffisant.

Je limiterai donc mon propos à trois remarques, trois observations, glanées au fil des interventions des uns et des autres, encore qu'étant contraint par ma fonction d'organisateur du colloque d'être à la fois au four et au moulin, je n'ai pas suivi l'intégralité des communications.

Ma première observation, c'est pour dire à quel point la radioscopie de l'œuvre de M. Glissant à laquelle nous avons procédé en aura révélé l'étonnante richesse en même temps que l'extrême complexité, complexité – on l'a bien dit – qui n'est pas incohérence, au contraire, mais qui exige du lecteur – on a beaucoup insisté là-dessus – une attention de tous les instants, et je crois que c'est au cours de la table ronde d'hier soir qu'Édouard Glissant évoquait la brousse, et évoquait les pistes à travers la brousse. J'ai personnellement fait cette expérience en Afrique. Il est vrai que ces pistes apparaissent bien souvent mystérieuses, impénétrables, et nécessitent, pour être parcourues, un guide initié.

Œuvre donc complexe, œuvre réputée difficile, œuvre qui se réclame de l'opacité, mais j'ai envie de reprendre ici une formule qu'utilisait Gérard Tchicaya Tam'Si, un autre grand poète que j'ai bien connu et qu'Édouard Glissant évidemment a aussi connu,

puisqu'ils se sont côtoyés pendant des années à l'Unesco ; lorsqu'on lui opposait l'hermétisme de son œuvre, Tchicaya avait coutume de répondre : « les clefs sont sur la porte ». Et je crois que pour Glissant, les clefs aussi sont sur la porte.

J'ai bien aimé les malheureusement trop brèves analyses textuelles auxquelles on s'est livré ici et là, en particulier lorsque Georges Molinié a tenté de nous expliquer quelques fragments d'*Un champ d'îles* et de *Pays rêvé, pays réel*, nous montrant, si besoin en était, à quel point Glissant est un poète exigeant pour qui chaque mot compte et est chargé de signification. Je crois qu'il y a là une latence (j'ai noté aussi ce terme), une énergie dormante, mais à tous moments mobilisable, dans cette œuvre que le critique, certes, peut découper en périodes ou en réseaux d'obsessions mais il est bien clair – on l'a vu aussi – que la lecture d'un texte de Glissant implique *ipso facto* la lecture des autres textes de l'ensemble de l'œuvre.

Miroitement, scintillement a-t-on dit, autant d'expressions qui reviennent pour décrire et analyser le fonctionnement d'un corpus qui est une vaste chambre d'écho et où le remâchage est la règle. Je crois que Glissant parle du mâchage furieux des mots pour bien montrer l'importance de la parole et sa fonction créatrice.

En second lieu, il m'a semblé que dans sa volonté réitérée, réaffirmée, de faire se rencontrer des histoires différentes, Glissant s'inscrit dans une famille d'esprits avec lesquels, ça et là, pointe sa complicité. J'ai reconnu au passage Montaigne dont il emprunte souvent l'allure cavalière, le Diderot de Jacques Le Fataliste, si présent dans son désir de connivence avec le lecteur, et en même temps sa volonté parfois de le déstabiliser. Mais j'ai rencontré aussi, dans ce cheminement, Octavio Paz, Georges Bataille, Michel Leiris et aussi Jean-Marie Le Clézio, révélateur des grands mythes amérindiens dont plus d'une page se fait l'écho, et dont encore hier soir, à la maison de l'Amérique Latine, Édouard Glissant nous lisait des fragments.

Enfin, et c'est sans doute le plus important, il y a la leçon que nous enseigne Glissant. Je pensais ici à Stendhal, qui, vous vous en souvenez, détestait Chateaubriand et « la cime indéterminée des forêts » ; Stendhal qui avait coutume d'opposer à Chateaubriand des écrivains qui, selon lui, ne se payaient pas de mots, tels les idéologues du début du XIX^e siècle, et il employait une formule, que j'ai retenue, pour qualifier ces écrivains de la clarté, de la lucidité ; il disait « qu'ils nettoyaient la vitre, et on y voyait clair ».

L'honnêteté évidemment, et l'exigence absolue de la lucidité pour soi-même et pour les autres, qui sont les qualités maîtresses de l'œuvre de Glissant, l'apparentent de toute évidence à cette famille d'esprits chez qui la clairvoyance ne tue pas heureusement la générosité. Et, au fond, c'est sur cette idée de générosité, d'ouverture, de disponibilité, que je voudrais terminer car, tout au long de cette rencontre, j'ai eu le sentiment que ce qui dominait, ce n'était pas seulement l'esprit, l'intelligence mais aussi le cœur, et j'ai employé cette expression, tout à l'heure, à la Présidence, « l'intelligence du cœur », vertu rarissime.

A tous ceux qui pourraient être tentés par la clôture, à tous ceux qui préféreraient s'enfermer dans une mauvaise solitude, il me semble que Glissant adresse un signal sans équivoque et il me semble que ce qu'il nous a dit, c'est que plutôt que de cultiver notre jardin comme nous y invitait Candide, Édouard Glissant nous propose de cultiver, non pas notre jardin, mais le tout-monde, ce vaste monde, sur lequel, comme une baie ouverte sur la mer, s'oriente toute son œuvre, et il s'agit naturellement ici d'un vaste programme auquel, je l'espère, nous allons nous consacrer dès demain.

Je voudrais aussi finir cette belle soirée, cette soirée animée, et ces trois jours aussi riches, par des remerciements, remerciements qui vont à tous ceux qui nous ont aidés et accompagnés pendant ce colloque, aux intervenants, aux écrivains, aux universitaires qui ont fait un excellent travail.

Je le disais dans les couloirs, j'ai rarement participé à un colloque d'un aussi haut niveau. Il y a quelquefois dans les colloques de bonnes communications et il y en a de moins bonnes. Je n'ai à aucun moment éprouvé ce sentiment ici. Tout a toujours été d'une extrême qualité et c'est quelque chose qui est particulièrement rare et qu'il faut signaler.

Je ne perds pas la boussole pour autant et je profite de la tribune qui m'est offerte, pour rappeler à tous les intervenants que nous allons publier les Actes.

Je voudrais enfin dire toute mon amitié à Édouard Glissant, lui dire à quel point j'ai été heureux de l'accueillir ici, et à quel point – et c'est un avis à peu près unanime – ce colloque a été une grande réussite. Et je crois que c'était là meilleure offrande qu'on pouvait lui faire.

Intervention de Wole Soyinka

Résumé de l'intervention du 13 mars 1998

A l'occasion de la troisième table ronde consacrée à la question identitaire, Wole Soyinka fait observer que c'est toujours dans une situation de domination culturelle que le problème se pose, comme ce fut le cas en Grande Bretagne avec les Gallois et les Écossais, ou encore, plus récemment, en Algérie, lorsque les Berbères ont exigé la reconnaissance de leur langue et de leur culture. C'est ici le lieu de noter, remarque-t-il, que très souvent la carte des identités culturelles diffère de la carte politique, cette non-coïncidence étant évidemment à l'origine de nombreux conflits.

Quand un peuple se sent attaqué ou nié dans sa spécificité, il se réfugie dans sa culture et ne tarde pas à façonner des armes pour une juste reconnaissance de son identité. Tel a été le combat mené par la minorité Ogouni du Nigéria contre la main-mise des compagnies pétrolières appuyées par la dictature militaire, sur leur patrimoine foncier et leur personnalité culturelle.

Mais, conclut Wole Soyinka, il ne faut pas oublier que la revendication identitaire comporte une face sombre, dans la mesure où l'exacerbation des différences culturelles peut conduire, l'Histoire contemporaine nous en fournit de suffisants exemples, à de dangereuses dérives nationalitaires.